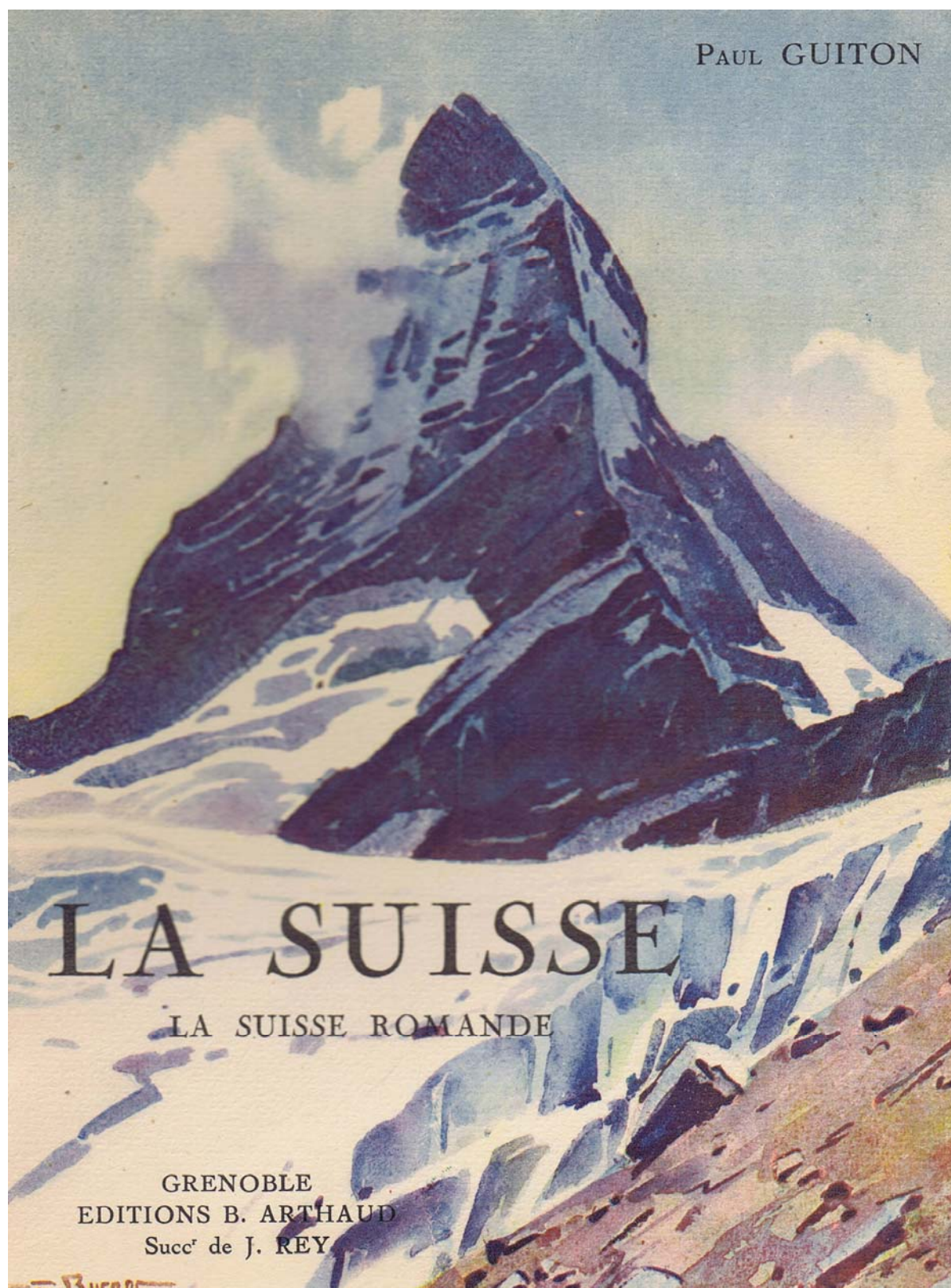
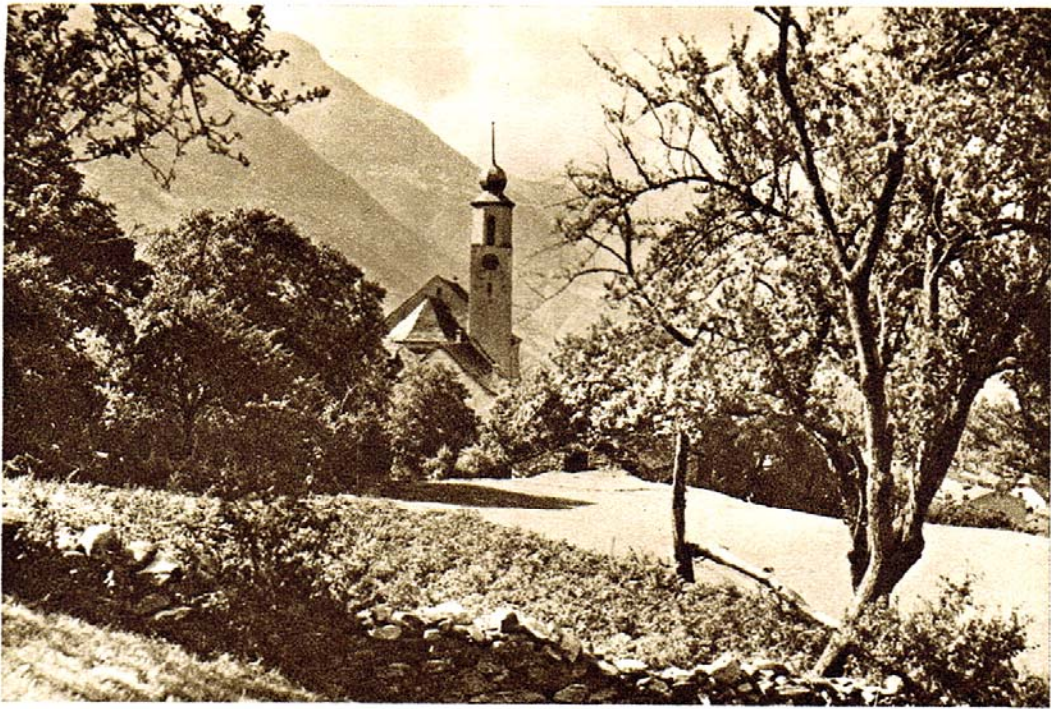


La Vallée de conches et les grands cols selon Arthaud, 1929





Environs de Brigue.

IV

La Vallée de Conches et les Grands Cols.

LA vieille ville de Brigue est dominée par le château de Stockalper, Escorial minuscule et boiteux dont les quatres angles s'accommodent de trois tours carrées, aux fenêtres dissymétriques, et coiffées d'une toiture en bulbe. Mais elle est noyée dans un immense faubourg de gare depuis qu'elle se trouve à l'ouverture du plus long tunnel du monde, celui du Simplon, qui mesure vingt kilomètres ou très peu s'en faut. Travail de géant. Il fait de ce lieu, où aboutissent par ailleurs les lignes du Loetschberg et de la Furka, l'un des carrefours les plus passagers de l'univers. L'entrée est un portique de pierre plaquée contre l'écorchure de la moraine. Vingt minutes suffisent pour qu'il vous lance en pleine Italie à travers les entrailles des monts. Le touriste préférera en parcourir les flancs en s'engageant sur la route du Simplon, une des



Brigue. Le château des Stockalper.



*Brigue. Palais Stockalper.
Les galeries.*

plus grandioses qu'on puisse voir.

Depuis la vallée, il faut deviner l'étroit goulet creusé par la Saltine où la route va s'élever. Peu après avoir franchi le pont Napoléon, on pénètre dans de premières gorges sauvages. La route sort à découvert, après Bérissal, et décrit une immense courbe sur les flancs du Monte Leone, petite raie blanche, nette, persévérante à travers les couloirs ravinés et les pentes verdâtres. C'est ensuite une succession de gorges, de tunnels, de forêts de mélèzes jalonnée par les refuges. Jamais on ne perd de vue les cimes

neigeuses qui, parfois, deviennent obsédantes, dans le fond des vallons transversaux. Et on les aperçoit toutes réunies depuis le large plateau nu où l'on trouve le col à un peu plus de deux mille mètres d'altitude. La tempête y souffle avec fureur, pendant l'hiver, recouvrant



Route du Simplon. Bérisal.

les grandes bornes de granit et les plis de terrain sous la neige qui persiste assez tard dans l'été. On y ouvre la tranchée pour dégager la route. A peu de distance du col se trouve l'hospice fondé par Napoléon, très confortable, et tenu par les religieux du Grand Saint-Bernard. La route descend à travers un paysage désolé et passe tout près du glacier de Rosboden qui brille au-dessus de ses alpages. Il s'écroula en grosse masse, l'année 1901, et on traverse ses délaissés : des blocs de toute dimension, des débris de forêt triturés, et une sorte de limon gris dont on voit encore la couche. Après les villages de Simplon et d'Al Gaby, on pénètre par une galerie dans la merveille du lieu : les gorges de Gondo. On chercherait vainement ailleurs des lignes d'une telle majesté. Pas

d'effroi, pas d'obscurité malgré la raideur des grandes parois schisteuses qui vont jusqu'à surplomber, à plus de cinq cents mètres en hauteur. Tout à coup, le chemin semble irrémédiablement barré par la roche dédaigneuse. Mais une galerie la troue. Au-dessus de son cintre d'entrée, une inscription : *Aere Italo Nap. Imp. 1805*. C'est le sceau impérial



Le Simplon.

qui marque cette aire d'aigles géants. La construction de cette route, ordonnée par Napoléon en 1800, fut tellement poussée par l'ingénieur Céard qu'il la termina en 1805, deux mois avant Austerlitz. Une grande voie était ainsi ouverte pour le trafic occidental, suivant cette pénétration vers le Sud que le commerce avait cherchée après l'essor des croisades. Les voyageurs illustres n'y vinrent cependant point nombreux : Grégoire X en 1276, au retour du concile de Lyon; et, en 1391, l'empereur Charles IV, le *marchand forain* comme l'appelle Villani, qui sortait sans éclat de l'Italie où ses successeurs ne devaient plus descendre. A la sortie, tout resplendit. Les eaux de la Deveria, parmi les blocs, lancent un

chant sauvage où l'on perçoit des éclats de fanfare rythmés par le canon. Bientôt, on entre en Italie.

Il faut revenir à Brigue pour re-

monter le Valais supérieur, la vallée de Conches, qui s'infléchit légèrement vers le Nord-Est. Le Rhône y a des eaux plus vertes et plus claires; il rajeunit, il joue comme un enfant, le grand alpin, dans cet



Route du Simplon.



Hospice du Simplon.

*Binn.*

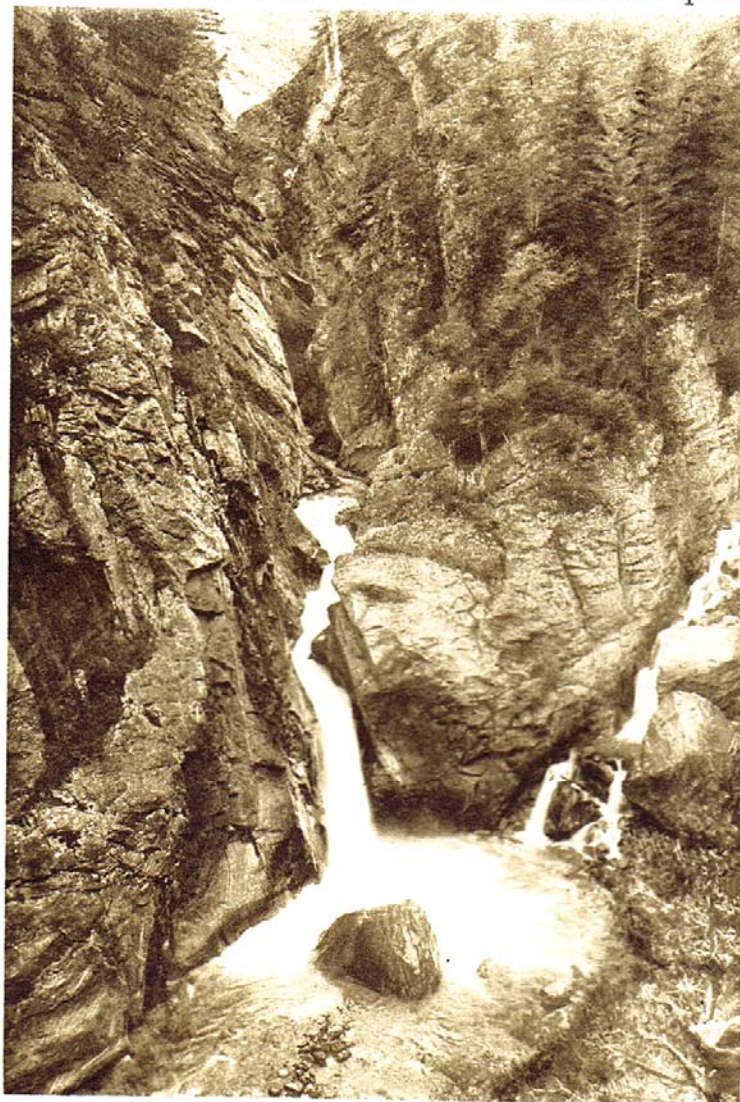
admirable val plein de fraîcheur dont il accroît la richesse et la fertilité. Jusqu'alors, le Valais avait montré un certain caractère méridional; ce n'était pas de la sécheresse, sans doute; plutôt de la sobriété. Mais ici, nous trouvons vraiment de l'abondance. Les pentes sont garnies de prairies grasses, de bois d'aroles et de mélèzes. La ligne qui se détache à Brigue sur la Furka et Andermatt, monte lentement. Tout à coup, elle entre dans une gorge profonde. Encaissé dans un fouillis d'arbres, le Rhône bouillonne au milieu de la roche qu'il scie. La route, bordée de garde-fous de bois, se développe par des lacets superposés. La voie ferrée arrive à s'insinuer, traverse deux fois le Rhône

*Cascade de Gondò.*

sur des viaducs d'une belle audace, puis entre dans un tunnel hélicoïdal. Et quand on en sort, on ne reconnaît plus rien du site, tellement on est dérouté. Le paysage s'est apaisé dans ce plan, un ancien ombilic glaciaire entre deux barres où la verdure s'en donne à cœur joie. C'est le bassin de Fiesch. Il répond tout à fait à l'idée intuitive qu'on

se fait de la Suisse : des prairies épaisses, des forêts, des eaux vertes qui tourbillonnent, des chalets piqués un peu partout, un petit village propre à constructions de bois et égayé par les pierres blanches de son église et de ses hôtels. Ces jolis petits hôtels que l'on dirait plutôt des maisons d'amis; ils ont conservé un fort accent local, tout garnis qu'ils sont de vieux souvenirs de famille, et la tenue moderne du service y fait contraste.

Au-dessus du pays est suspendue la



Gorge de Gondò.

langue d'un glacier, au fond d'un ravin sombre, bordé de forêts, où les brouillards s'apèsantissent. C'est le glacier de Fiesch; il descend

du Finsteraarhorn. Que me rappelle donc invinciblement la fraîcheur de ces gorges, de ces bois, de ces glaciers tout proches ? La charmante Tarentaise, sans nul doute ; et le Rhône est bien le grand frère de l'Isère. Tous les deux sont les cours d'eau les plus alpins. Ici, la note propre serait cette douceur plantureuse, dont on ne trouve point ailleurs la divine impression.

Et pour la ressentir pleinement, il faut aller à Binn. Après avoir traversé sur la rive gauche du Rhône, la route se développe parmi les prairies et les forêts. Entre les champs et les chemins courent des barrières rustiques dont les bois tous penchés dans le même sens se suivent comme des millepattes. Ernen est un vieux bourg à légendes. Il n'y a pas si longtemps qu'on voyait sur la place une potence. Après les façades

de bois sont suspendues des décorations parlantes : une tête de cerf aux andouillers arborescents, ou bien un Saint Maurice colorié terrassant un dragon vert. Et sur une muraille, des restes fort visibles encore d'une fresque du *xvi^e* siècle, une théorie d'hommes d'armes et de seigneurs qui se silhouettent en rouge. Un peu plus loin sur le plateau, on trouverait Mühlbach, village natal du



Binn.

grand cardinal Schinner, l'animateur des troupes suisses à Marignan et à Novare; tellement qu'il fut surnommé le soldat tondu, et François I^{er} disait de lui : « Sa parole m'a fait plus de mal que toutes les lances de ses montagnards ». En 1513, le veto de Louis XII l'empêcha de succéder comme pape à Jules II, son ami. La France n'y gagna pas grand'chose, et peut-être l'Eglise y perdit-elle beaucoup. Par la



La Deveria. Pont sur la rivière.

forêt où il n'y a plus qu'un sentier, on pénètre dans l'indicible vallée de Binn. C'est une houle de mélèzes et de sapins sur toutes les pentes de la vallée très encaissée, mais dont la grâce écarte tout effroi, toute mélancolie. Dans le fond, le torrent d'un bleu laqué, avec des gouffres de roches au fond desquels l'eau prend une couleur d'iris. Parfois, de grandes ravines balayées par l'avalanche dont le culot demeure dans le bas; ou bien la paroi d'une roche à pic met une note de sauvage fierté. A pleine muraille, comme des doigts, les filaments des cascades prennent la roche; ou ils déferlent doucement telles des voiles blanches qui tom-

La suite sur le livre original !